


tim bowler



EMBUSQUÉ

Blade se cache.

Il fait le mort.

Il soupçonne que des gens le cherchent, mais il ne veut pas qu'on le trouve. Parce qu'il sait que ces gens-là ne plaisent pas.

Mais Blade est capable de se débrouiller.

Bien obligé.

De l'auteur du *Garçon de la rivière*, de *Chercheur d'étoiles* et de *Frozen Fire*, gagnant de la médaille Carnegie, voici un roman complètement différent: le premier tome d'une nouvelle série captivante. Contemporaine, haletante, irrésistible, *Blade* est une course en montagnes russes dans la vie secrète et dangereuse de son inoubliable narrateur.

TOME 1



EMBUSQUÉ

tim bowler

Traduction de Michel Saint-Germain

*Pour Rachel,
avec mon amour.*

Les éditions de la courte échelle inc.
160, rue Saint-Viateur Est, bureau 404
Montréal (Québec) H2T 1A8
www.courteechelle.com

Traduction : Michel Saint-Germain
Suivi de traduction : Caroline Schindler
Révision : Hélène Ricard

Dépôt légal, 4^e trimestre 2011
Bibliothèque nationale du Québec

Édition originale : *Playing dead*

Copyright © 2008 Tim Bowler
Copyright © 2011 Les éditions de la courte échelle inc.
Publié avec l'autorisation de Oxford University Press

La courte échelle reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition. La courte échelle est aussi inscrite au programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada et reçoit l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC.

La courte échelle bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC — du gouvernement du Québec.

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bowler, Tim
Embusqué
(Blade)
Traduction de : *Playing dead*.
Pour les jeunes de 14 ans et plus.
ISBN 978-2-89695-026-3
I. Saint-Germain, Michel. II. Titre.

PZ23.B68Em 2011 j823'.92 C2011-941586-0

Imprimé au Canada

Bon, il me regarde avec sa face de bouledogue, ce gros cave de flic, et je me demande: je le perce ou je le laisse en vie?

Faudrait savoir.

J'aime pas les questions. Les questions, c'est des choix, et les choix, c'est chiant. J'aime ce qui est certain. Je fais ci ou je fais ça, pas de discussion. Le percer ou le laisser en vie. Tu sais ce que tu veux. T'es certain.

Mais là, je suis pas certain. Je voudrais bien le zigouiller. Je déteste le voir et je déteste être encore au poste de police.

J'aime bien sentir le couteau caché dans ma chaussette. Bouledogue ne l'a même pas trouvé quand il m'a fouillé. Mais il va le sentir assez vite s'il me fait des histoires. C'est juste une petite lame, mais je sais m'en servir.

Il me regarde encore avec ses yeux de porc.

— C'est bien, fiston, dit-il.

— J'suis pas ton fiston.

Il ne remarque rien. Il est trop occupé à me faire son petit sourire narquois. Il me dit :

— Selon toi ?

— Selon moi, quoi ?

— Selon toi, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Qu'est-ce qui s'est passé où ?

Il lâche un long soupir. Je déteste ça. Mes doigts descendent lentement le long de ma cuisse.

Il ne voit rien, son bureau l'en empêche. Près de la porte, une policière à gros seins nous regarde, mais elle ne voit rien, elle non plus. Je le vois sur son visage.

De toute façon, elle est trop loin. Avant qu'elle me saute dessus, j'aurais le temps de sortir mon couteau et de crever Bouledogue. J'aurais probablement le temps de la crever, elle aussi.

Il garde son ton condescendant.

— Que s'est-il passé au passage piétonnier ?

Mes doigts sont tout près du couteau. Ma main s'arrête. Pas besoin de continuer. Ça va. Je vais me pencher et foncer, c'est tout. Ce sera peut-être un peu plus long si Gros-Seins s'en mêle.

— Qu'est-ce qui s'est passé au passage piétonnier ? répète Bouledogue.

— Rien.

— Tu es resté planté dans la rue après que le feu a passé au vert et tu as bloqué le trafic.

— C'est vrai ?

— Tu as crié des insultes aux conducteurs.

— J'me rappelle pas.

— Surtout au plus proche.

— J'me rappelle pas.

— Le conducteur de la familiale verte. Il t'a demandé de bouger et de laisser passer tout le

monde. Tu lui as crié des jurons en faisant des gestes obscènes.

— Il m'a insulté.

— C'est peut-être toi qui l'as insulté, tu ne penses pas?

Je hausse les épaules. Je commence à aimer ça.

— Hein?

— J'sais pas.

— C'était dangereux.

— Non. Il allait pas m'écraser.

— Parce que lui, il a le sens des responsabilités.

Mais ça t'aurait pas mal secoué s'il avait appuyé sur le champignon pour foncer sur toi. Tu aurais sans doute bougé assez vite s'il avait fait ça.

— Il aurait pas eu les tripes.

— C'est ce qui l'a arrêté, d'après toi? Le manque de courage?

— Ouais.

— C'est ce que tu aurais fait, hein? Si tu avais été à la place du conducteur et qu'un jeune malappris était resté planté au passage piétonnier, en refusant de bouger? S'il t'avait lancé des injures et des jurons

et t'avait mis au défi d'avancer? Tu aurais appuyé sur la pédale et tu l'aurais écrasé, hein?

— En plein ça.

Il se penche sur sa chaise et regarde Gros-Seins. Je rigole vraiment. Ils sont perdus, tous les deux. Ils ne savent plus quoi faire de moi. Ils savent qu'ils ne peuvent pas me poursuivre, ni rien. C'est pourtant pas si compliqué. Je reçois un avertissement, c'est tout.

Bouledogue se lève.

— On a un problème, on dirait.

Il contourne le bureau et vient vers moi. Je n'aime pas son allure, tout à coup. Je ne sais pas pourquoi. Il s'assoit sur le bord du bureau.

Trop près. J'aime pas que les gens soient si près. Ça me rappelle des choses. Je pense au couteau, je serre les poings. Il regarde encore Gros-Seins, puis moi.

— Le conducteur nous a dit qu'il ne voulait pas donner suite à l'affaire. Il voulait simplement rapporter l'incident.

Je ne dis rien.

— Il se demandait si on pouvait retrouver le garçon qui a bloqué la circulation pendant cinq minutes et engueulé tous les conducteurs avant de se sauver.

Bouledogue renifle.

— Il ne savait évidemment pas qu'on te connaît, par ici.

Il se penche encore. Je déteste ça. Non, pas le poste de police. Son visage et ses yeux méchants. Il faut qu'il recule. Maintenant, tout de suite.

Non. Il me fait un autre petit sourire. Il se penche encore plus. Il murmure :

— Penses-tu vraiment qu'on n'a pas remarqué ce que tu caches dans ta chaussette ?

Je me penche d'un coup — mais trop tard. Il m'arrête le bras. Je ne vois même pas venir la femme. Elle était juste à côté de la porte, et là, elle est derrière moi et me tire contre la chaise. Je crache, je leur crie après, j'essaie de me libérer. Ça ne donne rien.

— Salauds !

Je gigote en hurlant.

— Maudits salauds !

— Ouais, dit Bouledogue. Maudits salauds.

— Tu parles aussi bien que lui, dit la femme.

— Salauds !

Je hurle.

— Regarde dans sa chaussette, murmure le flic.

La femme sort le couteau, tripote l'autre chaussette. Je hurle :

— Y a rien dans celle-là.

Elle vérifie quand même, puis se redresse en tenant le couteau. Bouledogue me lâche et le prend. Je me penche et me jette vers la porte.

Je ne suis pas rapide — pas besoin de mentir —, mais des fois, ma petite taille me rend service, et là, je les prends par surprise. J'arrive à la porte avant eux. Je vois les mains de Bouledogue qui essaient de m'attraper, et celles de la femme, mais ils trébuchent l'un sur l'autre.

Je file dans le corridor.

Des cris de l'intérieur d'une pièce. Un agent court vers moi. L'extincteur, toujours pratique. J'arrose le gars, il glisse. Je saute par-dessus et je sors.

C'est tout.

///

Ça, c'était quand j'avais sept ans.

Maintenant que j'en ai quatorze, j'y repense, et tu sais ce qu'il y a de bizarre? C'est que rien n'a changé, on dirait. Je n'aime toujours pas la police, ni que les gens s'approchent de moi.

Même toi, Gros-Yeux.

Je ne sais pas trop pourquoi je te parle. Je ne te connais même pas. C'est peut-être quelque chose que Becky m'a dit: «Trouve le sens de ta vie. Pense à ce que tu fais. Réfléchis avant d'agir. Et si jamais tu veux parler, tu peux compter sur moi.»

Sauf que Becky est morte. Alors, c'est peut-être pour ça que je me défoule avec toi.

Je ne me sens pas obligé de te dire la vérité, non. Te fais pas d'idées. En fait, je te dis peut-être la vérité, peut-être pas. T'es prévenu.

C'est moi qui commande, ici. C'est moi qui choisis ce que je vais dire ou pas. Toi, tu peux toujours rester ou aller te faire voir ailleurs. Si tu décides de partir, ça me va. Je n'ai pas besoin de toi. Retiens bien ça.

Je n'ai besoin de personne.

Mentir... Ils nous disent que c'est mauvais. Dis la vérité, la vérité, la vérité! Mais tu vas où, avec ça? Je mens depuis toujours. Pourquoi? Parce que tous ceux que j'ai connus m'ont menti.

Alors, qu'est-ce que tu penses que je vais te dire? Pas grand-chose, te fais pas d'illusions. Tu veux probablement savoir mon nom. Petit problème: j'en ai plein.

Il y a le nom que j'ai reçu à ma naissance, mais c'est un nom ridicule. Je ne m'en sers jamais. Puis, il y a les noms que j'invente. J'en ai des sacs pleins. Des noms différents pour différentes personnes. Tout dépend d'où je suis et avec qui.

Mais il y a un nom que j'aime.

C'est le nom que Becky m'a donné. Un nom qui vient du passé. Tout le monde m'appelait comme ça, dans le temps. Plus maintenant, parce que personne ne le connaît dans cette ville. Ça me va. Je n'aime pas me le rappeler. Mais j'aime le nom. Tu peux m'appeler comme ça si tu veux.

Blade.

C'est comme ça qu'on m'appelait. J'aimais ça. Ça fait bien, ça fait mal. Mais n'oublie pas: c'est un secret. Sois pas bavard, va pas le lâcher distraitement. Si jamais je découvre que tu m'as fourgué, tu vas voir pourquoi Becky m'appelait Blade.

Quant au reste du monde, je me contrefiche pas mal du nom qu'on me donne. Pourquoi s'en faire pour un nom quand on peut en inventer autant qu'on veut? Et puis, tu sais quoi? La vie, c'est un peu ça aussi.

Facile, simple, sans problème.

Tu secoues la tête? Pourquoi? Tu ne me crois pas? Eh ben, je m'en tape. Crois ce que tu veux. C'est vrai, de toute façon. La vie, c'est simple. Les problèmes, c'est vite réglé. Les autres, ils en font tout un plat, ils s'énervent. Avec moi, c'est autre chose.

J'ai l'impression d'être en haut de la montagne, la grande montagne, plus haute que toutes les autres, plus haute que — c'est quoi son nom, déjà? — l'Everest. À des kilomètres en haut. Je suis tout seul, la tête bien au-dessus de tout le monde, et ça me va. Personne ne viendra m'envahir, parce que personne ne s'approchera de moi.

T'entends ça, Gros-Yeux?

C'est ça, l'idée. L'idée, c'est de tout voir d'en haut. Voir plus large que tous les autres.

Prends ce gars-là, au café Blue Sox. J'en sais plus sur lui que n'importe qui. Plus que lui, même. Tu vois? La table près de la fenêtre. Pas le gars aux cheveux en vomi. Lui, il part dans une minute. Me demande pas pourquoi je le sais.

Je te parle de l'autre, celui qui jase sur son portable. Les cheveux bruns, vingt ans, un peu flasque. Tu vois?

Il y en a des tas comme lui par ici. Grosse tête, petite cervelle. La ville en foisonne. Lui, c'est une cible vraiment facile. Dans une seconde, il va finir son appel, poser sa veste sur le dossier de la chaise vide à côté, et l'oublier quand il partira.

Pourquoi? Parce que toute son attention sera fixée sur la blonde qui est au comptoir.

Ça y est. Qu'est-ce que je te disais? Vomi s'en va. Alors... regarde bien Mini-Cervelle. C'est ça, tu vois? Il pose son portable, prend une gorgée de café, place sa veste sur la chaise.

Je m'approche, je reste à l'entrée, j'entre d'un pas nonchalant. C'est plein, ici, ça jacasse beaucoup. Tant mieux.

Personne ne me remarque. C'est mon talent. Personne ne me remarque quand je ne veux pas me faire remarquer. C'est comme si j'étais invisible. La seule à me voir, c'est la fille aux lèvres rouges derrière le comptoir, et c'est uniquement parce que je veux un café.

Blondinette est déjà près de la fenêtre à parler à Mini-Cervelle.

— Qu'est-ce que je peux te servir? dit Lèvres-Rouges.

— Un café au lait, s'il te plaît. Moyen.

Elle prépare mon café. Je m'installe près de la fenêtre. Blondinette est encore là, penchée vers le gars. Ils parlent de rien. Des murmures, des petits rires.

Je m'assois à la table voisine. Sans me faire remarquer. Je rapproche ma chaise de la sienne. D'autres murmures, d'autres petits rires. Ils parlent d'un gars qu'il connaît, un débile nommé Kenny.

Je regarde autour, je regarde le gars, je regarde la fille.

Personne ne me voit. Je suis comme un rêve, un esprit. J'aime ça. Je sais où est le portefeuille. D'ici, je vois sa forme. Dans la poche intérieure de la veste, celle avec une fermeture éclair.

Je regarde encore autour — stop. Blondinette s'est redressée. Elle me regarde. Mais elle ne me remarque pas. Même en me regardant, elle pense à Mini-Cervelle.

Le gars ne s'est même pas retourné. Il la dévore des yeux comme si c'était un amuse-gueule. Elle le regarde, se penche encore, met la main sur son épaule.

Deux minutes plus tard, mon café est fini et je sors. Avec un beau gros portefeuille.

Avec un problème, aussi.

Je suis suivi.

